

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 50

Artikel: Le L.-E.-B.
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226128>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



LE FENNE ET LO DIABLLIO

VO sède que lo bon Dieu, quand l'eut fé lo mondo avoué totè lè bîté, avai assebin fabrequa on hommo, qu'irè don Adam, noutron tot premi pèr. L'avai fé qu'è tein apri onna fenna po lo deseinoi et l'ai teni compagni. Demoràvnt lè doù dein lo Paradis, sein cousin, sein sè bregandà à l'aovràdzo, sein rein po lè z'imbètà : ni dzudzo, ni protiu-reu, ni receveu, ni impoû, ni mécanique à ein-sordolhi.

Mâ la fenna l'avai dza n'a croûje leinga et on dzo z'ètai eimpougnâ avoué Satan, rappô à n'on pere que lo diabllio volliâ l'ai fère medzi et que l'Eve ne trôvâ pas prâo mào. Justameint, lo bon Dieu se promenâvè perquiè avoué on gâpion que portâvè, dâi z'âle d'andze. Stisse l'out la depustâ, sè met à core coumeint onna l'ai-vra que cheint lè tsachâo, et ne fâ ne ion ne doù, copé la tita à la fenna et ao diabllio, que n'aviont pas bôtisi de s'einsurtâ.

— Qu'ète que l'âi a ? que demandâvè lo bon Dieu ein arreveint.

— L'âi a que m'a fallu l'âo copâ la tita por lè fère quaisi, que répond lo garde-champêtre.

— Mâ ! mâ ! te ti rido pressâ ! que dit lo bon Dieu. Ne vu pas de sti coumerço. Tè faut res-soudâ lè titè, to lo drâi !

Lo gâpion l'a dû s'exécutâ, et remettè lè titè ein pllièce. Mâ faut te pas que mon gaillâ sè trompè et met ao diabllio la tita à la fenna et à la fenna la tita dâo diabllio !

Lè du adan que lè fennè l'ant lo diabllio ao coo !

Sami.



LES BUCHERONS

A M. Arthur Zimmermann,
garde de triage, à Pampigny.

QUELQUES rares flocons tourbillonnent éperdument dans l'air vif de cette grise matinée de novembre. La forêt a quitté sa coquette robe verte qu'elle ne retrouvera qu'au retour des hirondelles, pour revêtir sa somptueuse parure d'automne, où le jaune, le cramoi et l'airain rivalisent d'éclat. Du frêle arbrisseau au chêne séculaire, c'est toute une symphonie de nuances tantôt vives, tantôt violentes, cuivrées ou empourprées qui, du sol s'élève en une gamme grandiose jusqu'au sommet des grands arbres dont les frondaisons se détachent avec netteté dans un ciel de nacre, maussade et froid.

L'écho qui dormait encore sous la ramée vient d'être réveillé par les accents suivis du bruit des pas d'un petit groupe d'hommes d'aspect particulièrement robuste. Quelques-uns gri-

sonnent déjà. Sac au dos, scie et hache à l'épaule, ils s'acheminent tranquillement vers les profondeurs silencieuses de la forêt. Semblables à des fils d'or pâle, les rayons du soleil filtrent furtivement entre les branches, caressant le lierre et la mousse qui entourent les troncs.

Au tournant buissonneux la petite troupe disparaît sous la haute futaie puis, longeant un bouquet de sapins vert sombre, réapparaît un instant pour redevenir invisible, caché par le feuillage encore abondant des jeunes hêtres. Ici et là, formant des dentelles d'une finesse exquise, la cime élégante de quelque mélèze émerge; plus loin le fuseau d'or des peupliers bordant la grand'route dévoile la proximité du village aux toits bruns; son clocher familier se profile à l'horizon. C'est à peine si, dans la brume, on devine le dôme arrondi du tilleul de la cure.

Le joyeux oh ! hé ! poussé par l'un des nôtres et auquel il fut spontanément répondu nous a permis de nous joindre à l'équipe des bûcherons.

Au bois, on a vite fait connaissance, aussi cheminons-nous bientôt de compagnie avec ces braves gens qui se rendent à leur travail animé de cette bonne humeur qui fait si bien présager les choses.

A peine arrivés au chantier, les ouvriers, rapidement, ont déposé leurs sacs puis se sont courageusement mis à l'ouvrage : dame ! la saison est déjà avancée, le jour se lève tard et le soleil se couche tôt. La nuit tombe vite, aussi n'a-t-on guère de temps à perdre et il n'y a pas seulement les heures de marche qu'il faut faire pour arriver sur place, mais aussi les jours de mauvais temps, où la besogne n'avance pas.

Chacun a bientôt rejoint son poste et, certes, les outils ne chôment guère entre les mains calleuses et habiles de ces hommes aux bras noueux, habitués à un dur métier. Tous s'appliquent à mettre en pratique, dans toute leur simplicité, les principes élémentaires de l'entraide mutuelle.

Une brise légère stimule allègrement le charmant jeu de cache-cache auquel se livrent de minuscules diabolins, disques lumineux courant sur le feuillage d'un parterre de pervenches, le petit ruisseau, dont l'eau cristalline coule, à quelques pas de nous dans son lit de cailloux moussus, murmure sa douce chanson.

Comme le temps passe vite lorsque, bien reparti, le travail de tous concourt au but commun !

Près de nous, un feu de bois vert pétille joyeusement : la chaleur communicative de la flamme claire pénètre les cœurs; les ouvriers de la forêt rivalisent de zèle et d'ardeur au travail, pendant lequel on parle peu.

Ce bon feu, lui aussi, fait partie de l'équipe. Il en est l'ami discret, le confident. C'est lui qui, pendant la courte interruption du travail, consacrée à la frugale agape en commun, se charge de protéger ces braves gens contre les rigueurs du froid tout en réchauffant leur repas. Bien souvent, sa fumée bleue qui monte vers les nues, emporte avec elle quelque savoureuse histoire dite dans notre vieux patois, parfois aussi, les nouvelles du voisinage alternent avec les bons mots qui suscitent la gaieté.

Le travail reprend de plus belle. Alors la voix sonore de la hache qui entaille le tronc écailléux

retentit portée au loin par l'écho. Le chant rythmé et plaintif de la scie aux dents effilées qui pénètrent graduellement jusqu'au cœur de l'arbre dont elle sectionne impitoyablement les fibres, ne s'arrête que pour laisser entendre le son bref et sec du maillet frappant à coups redoublés sur les coins de métal. Vainement, l'arbre essaye de résister à la volonté impérieuse de l'homme qui l'a condamné à mort. Enfin, dans un grand fracas, le vieux géant dont la cime s'élançait si fièrement vers le ciel, s'écroule sur le sol, faisant jaillir autour de lui aiguilles de sapin, glands et feuilles mortes. Quelque oiseau attardé dans ces parages devenus inhospitaliers s'enfuit alors à tire d'aile, recherchant un lieu solitaire où la mort n'a pas encore frappé.

Conscient de sa tâche, le vrai bûcheron sait fort bien que celle-ci ne consiste pas uniquement à abattre, au cours de sa carrière, le plus grand nombre d'arbres possible. Bien au contraire il doit, aimer sa forêt et la considérer comme une source de prospérité pour son pays. Il ménagera, avant tout, les jeunes plants, les sous-bois, qui sont la forêt future.

Déjà le jour baisse et les bûcherons s'apprêtent à rentrer, heureux d'avoir pu avancer à l'ouvrage et reconnaissants envers la Providence qui les a gardés, car hélas ! les accidents de forêt revêtent presque toujours un caractère de gravité exceptionnelle.

Un léger tintement s'égrené au lointain : c'est la cloche du village vers lequel on va s'acheminer. Comme on sera heureux, le soir venu, de retrouver les siens autour de la flamme bien-faisante de l'âtre.

Et, sur le chemin du retour, quittant à regret la forêt belle en toute saison, nous nous remémorons ces vers d'André Theuriet :

*Au plus profond des bois, la Patrie a son cœur,
Un peuple sans forêt est un peuple qui meurt !*

Fridolin.

LE L.-E.-B.

UNÉ silhouette familière et patriarcale va disparaître de la périphérie lausannoise et des campagnes du Gros-de-Vaud : la locomotive du Lausanne-Echallens-Bercher. Dans un vote imposant, le Grand Conseil vient d'assurer le remplacement de la machine à vapeur par l'automotrice électrique. La « houille blanche » issue de nos lacs naturels ou artificiels et de nos cours d'eau, supprime la matière fossile, extirpée des entrailles de la terre où, dans les temps préhistoriques, le soleil avait emmagasiné son énergie.

Si toutes les opérations auxquelles l'Etat prête son concours étaient aussi exemptes de risques, notre grand argentier cantonal n'aurait pas les soucis par lesquels il passe en ces jours de carence. Le canton fait un prêt à un taux qui n'a rien de conditions exceptionnelles de faveur on peut bien le dire, et qui n'est pas usuraire non plus, rôle qu'un Etat ne saurait décemment jouer. C'est un prêt « normal », comme disent Messieurs les banquiers.

Nous ne verrons plus, du haut du Signal de Morrens, premier bastion du Jorat, contre l'occident, la petite locomotive déployer son panache de fumée. « Ralliez-vous à mon panache blanc, disait Henri IV, vous le trouverez toujours sur le chemin de la gloire et de l'honneur »

La gloire... la compagnie n'y a jamais prétendu. Elle a rempli sa tâche en brave ménagère, modeste, comme on en trouve dans nos campagnes et dans nos villes, en fidèle messagère soucieuse de relier le centre du pays à son chef-lieu. Quand à l'honneur : elle est toujours arrivée à « honorer sa signature », ainsi s'exprime le monde des affaires. Et, pour le profit, elle a toujours pensé qu'il fallait accomplir sa tâche, payer ses créanciers même s'il fallait se serrer sérieusement la ceinture et alors qu'on verrait après. Les circonstances lui ont permis de tenir en cette période de maladie ferroviaire. Mais que seraient ces circonstances sans la sage administration qui fut toujours un signe du L.-E.-B. ?

Il y a soixante ans, la compagnie avait débuté avec ce qu'on appelle « une occasion », le matériel du chemin de fer du Mont-Cenis, qui franchissait le col avant que le tunnel fût percé. Comme tout le monde, elle fit l'expérience que le bon marché est souvent trop cher. Les voitures du Mont-Cenis durent être remplacées à assez bref délai. Dans le stock se trouvait le wagon dit « de l'impératrice », construite pour la brillante Eugénie épouse de Napoléon III, lorsqu'elle se rendit à Turin. La destinée voulut que ce somptueux débris de la catastrophe de 1870 terminât sa carrière en bonne terre républicaine et démocratique. Le velours impérial subit le contact de la milaine que portaient alors les paysans de chez nous. Ce sont les retours de l'Histoire.

Une belle région que celle parcourue par cette ligne, fertile, habitée par une population laborieuse et sympathique. On dit volontiers que cette partie du canton en serait la moëlle. Un homme politique vaudois dont le langage était infiniment pittoresque, déclara jadis dans une assemblée que c'était « le rognon » du canton. Mais il faut s'entendre : non pas le rognon au sens du Dictionnaire Larousse, mais le rognon au sens vaudois, terme qu'emploient nos éleveurs et les membres des jurys pour les concours de bétail qui, dans leurs tabelles, font une part de points essentielle au « rognon », c'est-à-dire à la partie centrale du sujet bovin soumis à leurs appréciations.

Pendant longtemps, le Gros-de-Vaud était le grenier du pays. Il y eut un fléchissement lorsque les céréales étrangères vinrent faire concurrence. Mais le régime des blés a redonné à ces territoires impeccablement cultivés l'aspect d'autrefois : on y sème de nouveau en abondance la « graine », mot par lequel on désigne le blé. Qualité supérieure à laquelle messieurs les préposés fédéraux à la réception ne trouvent rien à dire, ni pour le poids spécifique, ni pour la couleur, ni pour autre chose. Il faut voir les livraisons de blé à Echallens : les membres de la puissante commission fédérale d'électrification en étaient — qu'on nous pardonne — « baba ».

Cette région, bien balancée entre le Jura et les Alpes, sur ce que les géographes appellent avec euphémisme « le plateau vaudois », compte deux cours d'eau principaux : le Talent et la Mentue. On ne cessera jamais d'épiloguer, dans notre bon pays, sur le premier « qui passe et ne s'arrête pas », comme le veut un vers du « Tour du canton de Vaud » par Victor Ruffy.

Pays aimable aux vastes horizons, aux lignes calmes, le regard se repose sur la chaîne du Jura qui ne présente nulle part un profil aussi doux. Les Alpes vous contemplent pardessus les ondulations du terrain et les crêtes boisées du Jorat. Les villages, avec leurs fermes cossues à « terpines » d'un rouge d'ocre évoquent la vie laborieuse, non dépourvue de soucis, cela va sans dire mais paisible et heureuse, parce qu'elle trouve son contentement dans le travail.

Et l'on se met à fredonner le couplet de la vieille chanson du doyen Curtat — disparue, hélas du recueil de chants pour nos écoles primaires mais qui, certainement, y rentrera un jour :

*De bon matin, loin du village,
Sifflant après son attelage,
Le labourer prend un nouveau courage
En voyant le canton de Vaud
Si beau !*

H. Lr.

NOUS citons un article du *Conteur* de 1874, dans lequel le rédacteur L. Monnet narre la journée d'inauguration du L.-E.-B. :

LAUSANNE, LE 6 JUIN 1874.

Depuis plusieurs jours déjà, le soleil nous inonde de ses bienfaisants rayons ; tout est en fête dans la nature ; les lilas embaument les parterres, les prés s'émaillent de mille couleurs, et la vigne attache au bout de chaque pousse un faisceau de grappes encore dans l'enfance, mais pleines de promesses.

Si, par un temps pareil, vous êtes conviés à quelque charmante promenade, — comme celle de l'inauguration de la ligne d'Echallens, par exemple, — comment diantre voulez-vous que la gaité ne soit pas de la partie !...

La place de Chauderon et les alentours de la gare fourmillent de curieux. A peine la petite salle d'attente peut-elle contenir les nombreux invités, qui tous ont l'air d'avoir bien diné et fait provision de bonne humeur. Il sont prêts à tout événement, et nul n'oserait dire : « Ainsi fut le matin ainsi sera le soir. »

Le sifflet glisse dans l'air quelques sons mutins et agaçants ; les wagons n'ont plus une place vide ; les petits drapeaux dont la locomotive est pavoisée, frissonnent à un vent léger ; l'« Union instrumentale » attaque un air décidé ; M. Dentan donne un dernier coup d'œil sur le train qui roule bientôt, salué par la foule pressée au bord des grandes terrasses de l'Asile des Aveugles, sur la chaussée et les trottoirs.

Le nègre fédéral qui nous précède, endimanché et frais rasé, court entre les rails avec la légèreté du chamois.

De nombreux breaks nous devancent momentanément, en soulevant un nuage de poussière.

Bientôt nous remarquons un léger contraste. Des belles villas qui bordent la route quelques pas plus loin, pas un mouchoir qui s'agite, pas un baiser jeté gracieusement du balcon !... Tout semble nous dire : « Passez, car nos voies ne sont pas vos voies et nos pensées ne sont pas vos pensées. »

Les volets sont fermés ; les jalousies nous cachent bien des regards. Plusieurs personnes attribuent ce froid à la chaleur de la journée. — La chose est très possible.

En effet, la température est excessive ; toutes les têtes sont aux portières, cherchant le grand air, comme les petits poissons qui viennent respirer à la surface.

Nous avons été compris.

Voici la petite gare de Jouxten, où des plateaux chargés de rafraichissements nous attendent dans les mains du syndic et de ses administrés heureux et fiers de posséder une station sur la ligne d'Echallens à Philadelphie et ailleurs, car ils savent fort bien, en définitive, que tout chemin mène à Rome.

Les garçons de Jouxten, groupés au bord de la voie, nous gratifient de détonations de têtes de chats à déchirer le tympan, quelques vitres quittent les fenêtres de la gare. — Dieu veuille que nous n'en cassions pas davantage !...

Mais d'autres amis nous attendent, il est temps de pousser plus loin.

Pfuf, pfuf, pfuf...

Romanel est calme ; il se borne à saluer amicalement. Cheseaux est plus calme encore ; cela se comprend, il a eu son tour et l'on ne fait pas sauter le bouchon tous les jours. Du reste, une chose l'afflige, son prestige s'en va, il a perdu la tête... de ligne.

Nous passons. Etagnières, village mixte, se montre bientôt à travers les arbres. Une charmante collation y est préparée, autour de laquelle la population forme un cercle joyeux. L'« Union instrumentale » attaque une valse entraînante qui provoque une gaité générale. Cependant le directeur de cette Société paraît bat-

tre la mesure d'un mouvement fort sec, qui change rapidement le ton du morceau, dont la finale s'exécute par un tintement de verres animé.

A Assens, la gaité et l'entrain redoublent ; le canon tonne et le carillon des cloches, qui se fait entendre un peu plus loin ajoute à la scène un véritable cachet de fête. Toutes les notabilités de l'endroit sont là, tête découverte auprès de tables chargées de choses auxquelles le Vaudois ne fait jamais affront. M. le curé nous présente du Beaujolais délicieux, tandis que son collègue, le pasteur protestant, circule dans les groupes avec une pyramide de pâtisseries. Dans cette communion d'idées ferrugineuses, l'un nous offrait le pain, l'autre le vin, et tout cela avec une amabilité parfaite. Je crois vraiment que si M. Dentan n'avait pas été attentif à l'horaire, Echallens nous attendrait encore.

C'eût été dommage cependant.

Quel superbe coup d'œil ! Sur le tertre qui borde la voie, sont alignés et pressés sur huit ou dix rangs, un nombre considérable d'hommes, de femmes et d'enfants qui acclament notre arrivée. Et ce n'est qu'à grand-peine qu'on peut atteindre le quai, tant la foule est compacte. Tout le Gros de Vaud est là.

Trente jeunes filles vêtues de blanc, couronnées de lierre et laissant flotter au vent le large ruban qui leur sert de ceinture, s'ègrenent au milieu des arrivants, portant des plateaux où perle un vin accueilli avec non moins de plaisir que tous les autres... Il faisait si chaud !

En face de cette fraîche jeunesse, avec nos habits poussiéreux, nos visages échauffés par tant de rafraichissements, nous avions réellement l'air de grognards revenant de la campagne d'Egypte.

Et chacun de chercher à atténuer cette fâcheuse impression par quelques paroles sentimentales à l'adresse de ces dames ; les vieux surtout se distinguaient par le miel de leurs compliments et la grâce des réverences. — Encore quelques collations comme cela, et le soleil et les dames aidant, nous aurions eu à déplorer de fâcheux désordres dans bien des cerveaux.

Mais vint la formation de l'immense cortège qui devait parcourir les rues d'Echallens.

Nous nous rangions déjà sur quatre rangs, lorsqu'une voix se fit entendre : « Les dames d'abord, messieurs, puis vous pourrez joindre. » La promenade a lieu au milieu de décorations faites avec beaucoup de goût ; des centaines de drapeaux flottent aux fenêtres ou s'inclinent sur les balcons ; les guirlandes suspendues au bord des toits s'entrecroisent sur nos têtes, entrelacent leurs festons et luttent de hardiesse et de grâce. Les nombreuses devises qui s'y balancent provoquent de chaleureux vifs.

Nous avons pris copie des plus originales, en souvenir de cette journée si chère aux populations de la contrée et à ceux qui veulent le développement de nos institutions et de nos ressources partout et pour tous. Nous citons textuellement :

*Il en est temps... elle arrive,
Et mieux vaut tard que jamais !
Salut, ô locomotive
Messagère du progrès !*

::

*Sans redouter maints orages,
Nous avons lutté, lutté...
Saluons, pour nos villages,
Ce jour de prospérité.*

::

*Au Conseil d'Etat, un salut !
Salut à sa main protectrice !
Dans la « lutte » il n'eut qu'un seul but :
« A chacun sa part de justice. »*

::

*Salut aux administrateurs
De la ligne Echallens-Lausanne !
A St-Laurent, on les condamne,
Ici, nous leur offrons des fleurs.*

::

*Echallens met l'habit de fête
En riant de maints faux prophètes !*

::

*Siffle, siffle, locomotive !
Siffle nos ennemis ardents :
Nous sommes armés jusqu'aux dents,
Tout en restant sur le « qui-vive ! »*

*Qu'elle est belle cette journée !
Et vous nous bénirez, enfants :
Le Progrès fera sa tournée
Dans les campagnes d'Echallens !*

*Venez, bonnes gens de nos plaines
Vous rafraîchir sur ce plateau :
Echallens a des tonnes pleines
Et des fontaines ;
Mais les Vaudois détestent l'eau !*

*Echallens vous offrira
Bon vin, bon gîte, etc
Si le bon entrain de la fête,
Vous faisait trop tourner la tête.*

*Jouxteux, Cheseaux, Etagnières,
Assens... vous offriront un verre.
Tous nos amis boivent fort bien,
Même ces Messieurs du « Lien ».*

*Espérons que nos Conseillers
Boiront un coup, ma foi ! sans gêne !
Pour eux nous vidons nos celliers,
Et s'il le faut, notre fontaine !*

Le banquet offert aux invités, après la parade, a été remarquable d'animation et d'entrain, au milieu d'une foule immense de spectateurs qui entouraient la cantine et saluaient les orateurs de leurs applaudissements. L. M.

DINER AMERICAIN

UN quotidien lausannois vient de soumettre à ses lecteurs l'information suivante, sous la rubrique « Glanures ». Elle a pour titre : *Réceptions sans domestiques*. Bien entendu, cela se passe en Amérique, mais rien ne prouve que, d'ici peu, nos ménages modernes n'aient adopté la manière de vivre pratiquée au pays des gratte-ciel.

Afin de pouvoir se passer d'une cuisinière, certains ménages ultra-modernes ont imaginé la cuisson des aliments directement à la salle à manger. Une table-servante sur roulettes — la table, pas la servante, puisqu'il n'en faut plus — est placée à portée de main de la maîtresse de maison. Divers ustensiles à cuisson électrique sont à la disposition de cette dernière. Les membres de la famille, éventuellement aussi les invités, avant de déguster quoi que ce soit, prennent d'abord, avec ou sans leur assentiment, un cours de cuisine pratique et l'art d'accommoder les restes, en attendant que l'épouse-cuisinière-maitre d'hôtel leur serve le menu, qui sera, supposons : consommé, omelette aux crevettes, une grillade, un légume, puis un plat doux, fromage, café ou thé, au choix.

L'information précitée ne dit pas si ce repas-express électroifié est suivi d'une machine, électrique aussi et qui fonctionnerait comme laveuse-essuyeuse. Elle ne parle pas non plus de tous ces petits détails qui précèdent généralement la préparation d'un repas, dans un ménage arriéré du vieux continent. Qui, chez ces modernistes « à la page » pèlera les pommes de terre, lavera et égouttera les légumes, versera, goutte à goutte, l'huile pour la mayonnaise ? Qui préparera la salade, coupera l'oignon et l'ail, râpera le fromage ? Cela a beau se passer en Amérique, pays des inventions les plus inattendues, on peut tout de même parier qu'il n'existe pas encore de machine faisant toutes ces opérations après un seul tour de manivelle.

Alors quoi ? Il ne resterait à la maîtresse de maison qu'une seule manière de s'en sortir. Ce serait de répartir toute cette besogne secondaire entre les membres de la famille et les invités. Affublées d'un vulgaire tablier de cuisine, ces honorables ladies s'en acquitteraient, sinon avec le sourire, tout au moins par politesse, en disant : « Aoh, yes ! Very original, indeed ! » Mais il y a des chances qu'à la seconde invitation faite

par ce ménage par trop moderne, tout le monde prétextera n'importe quoi pour ne plus faire les aides-cuisinières.

Et quelle atmosphère dans cette salle à manger ! Un mélange condensé d'odeurs de friture, de rôti brûlé, de marée, de fromages plus ou moins odorants. Pouah ! L'odeur caractéristique d'une « fondue » de chez nous est en tout cas préférable.

En attendant que ce « progrès » ! salle à manger-cuisine à l'américaine, se soit implanté chez nos citadins enclins aux excentricités du snobisme, j'aime mieux, pour mon compte, être invité par un de nos bons campagnards où l'on est reçu avec cordialité, mais sans façon, où l'on vous permet de s'attabler en manches de chemise, de mettre la serviette comme cela vous convient, de vous servir d'une large tranche de bon pain bis, de savourer une assiettée copieuse de soupe aux légumes, mijotée pendant deux heures, en attendant le plat de résistance : choux gras et jambon-maison, sans compter tout ce qui peut venir après : crème fouettée nature, beignets, bricelets, etc., et, pour finir, le petit verre d'eau-de-cerises authentique, pour faire digérer tout cela.

Chers lecteurs du *Conteur*, vous votez pour ce dernier système, n'est-ce pas ? Frèdy.

Les enfants ont leurs idées. — Toto (à sa mère). — Maman, est-ce que je peux aller jouer dans la salle à manger

— Non, il y fait trop froid, le feu n'est pas allumé. Toto (qui insiste). — Mais, maman, je te promets que je n'irai pas près de la cheminée...

LA VIE QUI PASSE

EH oui, moi, contrairement aux autres, je bénis la pluie, car je lui dois le soleil de ma vie.

— Pourtant, depuis une semaine, je te rencontre toujours trempé de la tête aux pieds.

— En effet, c'est bien pourquoi, je nage en plein bonheur.

— Explique-moi ; mais en nous mettant à l'abri, nous sommes ici comme le jet d'une gouttière.

Duplon, plus brillant qu'une toile cirée, et son ami Larois, que protégeait un riflard, entrèrent s'asseoir dans une pinte.

— Alors Duplon, je t'écoute.

Eh bien, Larois, tu sais que, sans être un serin, je n'ai rien d'un aigle. Mon nez retroussé et ma myopie en sont la preuve au physique ; mon emploi dans un commerce de légumes secs en est la preuve au point de vue intellectuel. Néanmoins, mon destin s'illumine, il va devenir rayonnant, grâce à...

— Grâce à la pluie ?

— Tu l'as dit ! Il y a huit jours, au moment où je montais dans un tram pour me rendre à mes calculs habituels, devant moi je vis tout à coup la plus fine des blondes. Elle allait sortir de la voiture. C'était Solange, la cousine d'un de mes anciens collègues. L'averse formidable que je venais de recevoir rendait ruisselant mon parapluie tout neuf.

— Oh ! vous en avez de la chance, M. Duplon ; vous devriez me le prêter, me dit-elle, rieuse, en regardant avec envie mon précieux et bel accessoire tout gonflé d'eau.

— Mais prenez-le, Mlle Solange, je vous l'offre dans la joie, puisque la restitution de ce prêt me procurera le plaisir de vous revoir.

Il fut donc décidé que nous nous retrouverions, le soir même à 7 heures, au *Café des Deux Lunes*, où elle me confia qu'elle allait parfois.

— Et elle n'y est pas venue ?

— Comment le sais-tu ? Non, elle n'y est pas venue, ni le lendemain, ni le surlendemain. Mais voilà huit jours que j'ai de cette façon rendez-vous avec elle ; tu comprends donc quel attrait sublime cette rencontre promise donne à mon existence ! Car Solange fut certainement le jouet d'un empêchement, et c'est ce soir qu'elle va venir. Voilà ce que je me répète quotidiennement.

On ne pouvait être plus idiot. En écoutant

ce raisonnement de Jocrisse, Larois regardait Duplon d'un œil goguenard :

— Alors, lui déclara-t-il, pauvre canard, c'est pour cette petite poseuse de lapins que, depuis huit jours, tu te laisses rincer par les ondées du ciel?... Va, et si elle te voit ainsi, tu seras frais !

— Tant mieux, puisqu'elle en est la cause !...

La semaine suivante, Larois rencontra de nouveau Duplon, mais un Duplon bien sec. Il faisait beau depuis l'avant-veille. Or, ce Duplon qu'il avait vu radieux sous le ciel blafard, avait une figure larmoyante sous le ciel bleu.

Malgré le temps au beau fixe il tenait un parapluie.

— Hélas ! mon cher, soupira-t-il, ma vie est redevenue vide, je n'ai plus de rendez-vous. Dès que la pluie a cessé, Solange enfin m'a rendu ce trait d'union, l'ayant gardé tant qu'elle en avait besoin. Ma seule espérance est dans les nuages dont les averses me fourniront peut-être l'occasion de lui prouver encore mon amour, car je lui ai promis que j'aurai toujours un pépin pour elle.

Façon de parler. — A propos, vous savez, ce pauvre Durand ? Il vient de perdre la vue.

— Le pauvre garçon menait une vie tellement déréglée.

— Oui, on peut dire que cela lui a coûté les yeux de la tête.

Les Ormonts, par Eug. Pichard. — Edition : Imprimerie Nouvelle, Leysin. — Prix : fr. 3.—

Voici une forte et belle brochure de plus de cent pages avec 80 illustrations consacrées aux Ormonts. C'est la vallée vaudoise alpestre par excellence ; elle a aux Diablerets des sommets dépassant les 3000, ses glaciers, ses nevés, ses Préalpes agrestes, gazonnées ou rocheuses, ses Chaux hospitalières ou ses Tours abruptes, ses vastes alpages, ses grasses prairies, ses forêts, ses innombrables chalets à côté de ses trois villages, ses torrents tantôt fougueux, tantôt placides, ses gorges profondes, son chemin de fer, ses routes et ses vieux chemins et sentiers.

Son histoire ne manque pas de saveur : abbaye de St-Maurice, comtes de Savoie, comtes de Gruyères, dynastes valaisans, sire d'Aigremont, époque bernoise, Réformation, batailles de 1798. Toutes ces vicissitudes du passé ont posé leur empreinte sur le caractère du montagnard.

L'auteur de ces pages, notre excellent confrère du « Courrier de Leysin », un Ormonens authentique aimant bien son pays, a su, en un style rapide, décrire sa vallée, rappeler son passé, ses traditions, marquer les évolutions. Mais en plus, il propose aux lecteurs et touristes une belle série d'excursions (79 itinéraires) de quoi occuper les vacances de plusieurs années. Pour mieux renseigner les promeneurs, le Guide s'accompagne de 4 cartes-relief où les itinéraires sont indiqués clairement : chaque versant de la vallée est représenté par deux cartes, l'une avec les courses d'été, l'autre avec celles d'hiver, car les Ormonts sont un paradis dans la verdure et dans la neige. Ces cartes constituent une heureuse innovation qui donne à la brochure encore plus de valeur.

Enfin, les illustrations montrent tous les aspects de la vallée, vues d'ensemble et photos des coins les plus pittoresques ; le lecteur apprend ainsi à connaître mieux la terre ormonnoise et, s'il l'a parcourue, ces illustrations lui rappelleront de beaux souvenirs. Eug. G.

Avez-vous acheté

l'Almanach du Conteur

pour 1935.

C'est la dernière heure qui sonne pour vous le procurer à l'épicerie de votre village.



Timbres-poste pour collections
M. Suter, 9, r. Pichard Lausanne
Tél. 34.366
Catalogue Yvert 1935 à 9 fr.
Zumstein 1935 à 3 fr. 75
Albums Yvert dernières éditions.

Bien des Bitters

Vous sont offerts ;

Le meilleur est

Le „DIABLERETS“

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.